



Philippe DANINO
Professeur agrégé
en classes préparatoires,
docteur en philosophie

DU PRATIQUE AU PHILOSOPHIQUE L'IDÉE DE PROBLÈME

Cours et échanges inter-lycéens franco-européens
diffusés sur la plateforme de visioconférence
du Projet *Europe, Éducation, École*

le 20/01/2022, 10h15 – 11h45

En direct : <https://projet-eee.eu/diffusion-en-direct-564/>

En différé : <https://www.projet-eee.eu>

En podcast : <https://soundcloud.com/podcastprojeteee>



Jean-Luc GAFFARD,
Diffusion et production
Czeslaw MICHALEWSKI
Réalisation et communication

Présentation

Philippe DANINO est membre associé au Centre d'histoire des philosophies modernes de la Sorbonne (Université de Paris 1). Il a participé au collectif *Fortitude et servitude. Lectures de l'Éthique IV de Spinoza* (Kimé, 2003), avant de publier *Le meilleur ou le vrai. Spinoza et l'idée de philosophie* (Publications de la Sorbonne, 2014). Il est en outre l'auteur de plusieurs articles sur Spinoza, dont les plus récents portent sur le rapport de Spinoza au passé de la philosophie (*Astériorion*, 2012), à l'enseignement (*Skolé*, 2016) ou encore aux « philosophes » (*Revista Trágica*, 2017). Il a également coordonné, en 2018, un numéro des *Archives de philosophie* consacré à « L'idée de philosophie à l'âge classique ». À paraître : *La philosophie de Spinoza* (Vrin, 2022). Parallèlement à ces travaux sur Spinoza, d'autres ont porté sur l'idée de problème et ont abouti à la publication de *Philosophie du problème* (CNRS Éditions, 2021).

Argument

Un problème, s'il révèle nos limites en matière de compréhension, de savoir ou de pouvoir, atteste aussi bien notre grandeur, au sens d'une aptitude à nous interroger et à mobiliser nos ressources, théoriques ou pratiques, afin de le surmonter. Il est encore, en vertu même de son étymologie (« ce qui est jeté devant »), ce type de difficulté qui nous arrête et nous bloque, mais qui stimule en même temps notre activité de recherche et d'invention d'expédients. C'est là un double paradoxe. Mais pour que ce dernier acquière réellement sens, sans doute faut-il d'abord tâcher de mesurer toute l'extension de l'usage du terme « problème ».

L'enjeu n'est autre, ici, que de savoir ce que fait la philosophie, si tant est que sa démarche se définisse par le geste de produire, de discuter et de résoudre des problèmes. Car questionner le questionnement, c'est certainement rencontrer l'exigence principielle de la philosophie, ce qui donne sens aux thèses ou aux réponses qu'elle avance. Aussi la philosophie manquerait en quelque sorte à elle-même (comme à la signification du questionnement humain) si elle ne s'interrogeait sur ce qu'elle fait en interrogeant.

Plan

I. Les traits essentiels de l'idée de problème

Invoqué pour la moindre difficulté, qu'elle soit d'ordre technique, administratif, sanitaire, moral ou sentimental, le mot « problème » envahit le quotidien, jusqu'au domaine de la pédagogie ou de l'entreprise. Mais toute difficulté (comme pousser une lourde charge) n'est pas un problème. Qu'ils soient donc matériels ou théoriques, de chômage, de pollution ou de faim dans le monde, la première question doit se porter sur la possibilité de reconnaître *des traits essentiels* aux divers types de problèmes.

Un problème se définit comme un obstacle d'un certain type qui, comme l'atteste l'étymologie, produit un état d'incertitude et d'embarras ainsi que des effets tels, qu'il rompt la continuité de nos actions et entrave la réalisation de nos buts – désirs, projets ou obligations. Aussi tâchons-nous de l'éviter ou de le supprimer, non sans devoir souvent y mettre patience, efforts et médiations. Ces premiers caractères des problèmes ordinaires le sont autant des problèmes théoriques de l'esprit en quête d'objectivité et de vérité – un esprit capable de sécréter ses propres obstacles, comme le

développent, chacune à sa manière, la doctrine baconienne des « idoles » et la fameuse conception bachelardienne des « obstacles épistémologiques ».

Cependant, l'idée d'obstacle ne suffit pas à déterminer pleinement celle de problème : ce qui arrête n'est pas ce qui paralyse mais, sans doute bien davantage, ce qui mobilise, en suscitant le désir d'inventer quelque stratagème salutaire – à l'image d'Ulysse en son odyssee.

2. Une spécificité des problèmes philosophiques ?

Il est évident que la philosophie n'a aucunement le monopole du problème. En revanche, se saisir de la problématicité comme telle est certainement sa prérogative, puisqu'elle se pense alors elle-même lorsqu'elle produit, énonce et examine des problèmes – un geste dont on s'accorde à penser, depuis Socrate, qu'il lui est consubstantiel. De là une seconde question, qui porte sur *la nature du problème philosophique*, au regard des autres genres de problèmes. Désigne-t-il un procédé rhétorique, sorte de préalable à un exposé dogmatique ? Une de ces questions éternelles et insolubles que la philosophie aurait pour tâche d'agiter indéfiniment ? Est-il encore ce qui, répondant à une nécessité interne de la réflexion, définit le travail philosophique ? Il y a là difficulté, car, d'une part, tout problème n'est pas philosophique et, d'autre part, la notion se situe au sein d'une constellation conceptuelle comprenant l'aporie, le mystère et, surtout, la question. Les problèmes philosophiques revêtent-ils donc, en raison par exemple de leur objet, de leur mode d'émergence ou de leur caractère apparemment insoluble – *une dimension spécifique* au regard des problèmes de la vie ordinaire ou de ceux, théoriques, de la science ?

C'est qu'un problème philosophique,

1° revêt, lui aussi, la signification d'un *obstacle*. Il embarrasse ou arrête une progression de la pensée, ici ordonnée à une finalité d'élucidation de sens ou de vérité (ainsi les problèmes du mal ou de l'interaction de l'esprit et du corps).

2° Il a en outre, comme les autres problèmes, la propriété de *mobiliser* – à l'image de Socrate suscitant la recherche d'une issue.

3° Cette recherche, comme pour un problème de physique, induit elle-même des *médiations*, au sens où pouvoir avancer une solution nécessite d'examiner et de disposer de certains éléments (des significations, des définitions, l'élucidation de présupposés, etc.).

4° Ce qui fait le caractère problématique d'une question vient encore de ce qu'elle admet plusieurs solutions, amenant à définir le problème comme un conflit de thèses également valables.

5° La solution apportée au problème philosophique ne le nie pas ; elle en fait en quelque sorte partie, sans le clore ni le dissoudre, de telle sorte que l'interrogation philosophique se voit sans cesse reconduite.

Ces grands caractères, les problèmes philosophiques les partagent avec les problèmes matériels, sanitaires ou politiques. Voilà qui amène donc l'enquête à affronter la difficulté de reconnaître des caractères spécifiques du problème philosophique.

Texte 1

K. POPPER, « La logique des sciences sociales », dans T. Adorno & K. Popper, *De Vienne à Francfort : la querelle allemande des sciences sociales*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1979, p. 76.

« Pour autant que la science ou la connaissance puissent commencer quelque part, on peut dire ce qui suit : la connaissance ne commence pas par des perceptions ou des observations, par une collection de données ou de faits, mais bien par des problèmes. Pas de savoir sans problèmes – mais aussi pas de problème sans savoir. Ceci signifie que la connaissance commence par la tension entre savoir et non-savoir : pas de problème sans savoir – pas de problème sans non-savoir. Car tout problème surgit par la découverte que quelque chose dans notre savoir supposé n'est pas tout à fait en ordre ; ou encore, en termes logiques, par la découverte d'une contradiction interne entre notre savoir supposé et les faits ; ou, exprimé d'une façon peut être plus correcte encore, par la découverte d'une contradiction apparente entre notre savoir supposé et les faits supposés. »

Texte 2

G. MARCEL, *Être et avoir*, Paris, Éditions Montaigne, 1935, p. 169.

« Il semble bien en effet qu'entre un problème et un mystère il y ait cette différence essentielle qu'un problème est quelque chose que je rencontre, que je trouve tout entier devant moi, mais que je puis par là même cerner et réduire – au lieu qu'un mystère est quelque chose en quoi je suis moi-même engagé, et qui n'est par conséquent pensable que comme *une sphère où la distinction de l'en moi et du devant moi perd sa signification et sa valeur initiale*. Au lieu qu'un problème authentique est justiciable d'une certaine technique appropriée en fonction de laquelle il se définit, un mystère transcende par définition toute technique concevable. »

Texte 3

Léon CHESTOV, *Athènes et Jérusalem. Un essai de philosophie religieuse*, Quatrième partie, LXI, trad. B. de Schloezer, Paris, Aubier (« Bibliothèque philosophique »), 1967, p. 341.

« Parmi les innombrables vérités *a priori* ou évidentes sur lesquelles, comme tout le monde le croit se fonde la pensée humaine, mais qui en réalité ont embrouillé la pensée humaine, une des mieux établies est qu'on ne pose des questions que pour établir des réponses. Quand je demande quelle heure il est, quelle est la somme des angles d'un triangle, ou bien quelle est la densité du mercure, si Dieu est juste, si l'âme est immortelle et la volonté libre, il est clair pour tout le monde que je veux obtenir des réponses précises à ces questions. Mais il y a question et question. Celui qui demande l'heure qu'il est ou quelle est la densité de mercure, a besoin en effet qu'on lui donne une réponse déterminée, et cela lui suffit. Mais celui qui demande si Dieu est juste ou bien l'âme immortelle, celui-là veut tout autre chose et les réponses nettes et claires le rendent furieux ou le plongent dans le désespoir. Comment faire comprendre cela aux gens ? Comment leur expliquer que quelque part au-delà d'une certaine limite, l'âme humaine se trouve si complètement transformée que le « mécanisme » même de la pensée devient tout autre ? Ou pour mieux dire, qu'il n'y a plus de place pour le mécanisme de cette pensée. »

Texte 4

PLATON, *République* VII, 523b-c, trad. Georges Leroux, *op. cit.*, p. 371-372.

« [...] dans les perceptions, certaines choses n'invitent pas l'intellection à un examen supplémentaire, puisqu'elles sont jugées de manière satisfaisante par la perception, tandis que d'autres l'incitent tout à fait à cet examen, puisque la perception n'y fabrique rien de ferme. [...] Les choses qui ne sollicitent pas l'intellection [...] sont celles qui ne suscitent pas simultanément une perception contraire ; celles qui suscitent une perception contraire, je considère qu'elles sollicitent l'intellection, puisque alors leur perception ne manifeste pas plus la chose que ce qui lui est opposé, qu'il s'agisse de choses qui se présentent de près ou de loin. »

Texte 5

BRÉHIER, « La notion de problème en philosophie », *Theoria*, vol. XIV-1, 1948, p. 4-5.

« Les dialogues socratiques de Platon nous montrent un Socrate, dialecticien certes, mais qui intériorise en quelque sorte le débat dialectique par l'examen qu'il fait de son interlocuteur ; il crée chez celui-ci la conscience pénible d'une contradiction intime ; le pour et le contre, au lieu d'être chacun soutenu par un adversaire distinct, se révèlent à la conscience comme intérieurs à elle-même, comme une dissociation qu'elle ne peut supporter. Le problème est alors de sortir de l'opinion instable, de réviser cette métaproblématique qui est responsable de cette incertitude. Le rôle de Socrate fut de faire sentir la contradiction intime comme une douleur et presque comme un remords. »

Images



1. Ingres, *Œdipe et le Sphinx*

Pas de problème pour moi...



2. « Pas de problème pour moi »



3. Clé cassée



4. Pierre

Le dernier livre de Philippe DANINO, *Philosophie du problème* :
<https://www.cnrseditions.fr/catalogue/philosophie-et-histoire-des-idees/philosophie-du-probleme/>

Contact : europe.education.ecole@gmail.com - Le 03 décembre 2021